

TEMPERATURE

Du 17 mars 1903.

Table with 2 columns: Fahrenheit and Centigrade. Rows for 7 h. du matin, Midi, 3 P. M., 6 P. M.

Bulletin Météorologique.

Washington, D. C., 17 mars. Indications pour la Louisiane: Temps — beau mercredi; pluie jeudi; vents frais du sud-est à sud.

Les Progrès du Sud

Le grand et instructif article que le maire de la Nouvelle-Orléans, M. Paul Capdevielle, a publié récemment dans les "American Industries" à propos de la très prochaine convention de l'Association Nationale des Manufacturiers Américains dans notre métropole, a fait sensation comme on devait s'y attendre, et bon nombre de nos principaux journaux du Nord comme du Sud se sont empressés de le reproduire en entier ou en partie.

Bien de mieux, assurément; nous ne pouvons qu'en féliciter notre maire et notre population. Nous aimons avant tout les travaux qui n'ont d'autre but que d'assurer le bien-être de nos communautés et faire progresser nos industries.

Mais bien des personnes peuvent s'imaginer et s'imaginent en effet, que toutes les améliorations, tous les progrès, en commerce comme en industrie, ne sont que partiels et locaux.

C'est là une erreur contre laquelle nous devons prévenir nos lecteurs. Ces progrès ont avant tout un caractère général, et se manifestent partout dans le Sud, du côté de l'Atlantique comme du côté du Pacifique, et c'est là, précisément, ce qui en fait toute la grandeur, tout le prix.

Il nous suffira de citer un exemple pris au hasard pour donner une idée juste du caractère universel, et surtout fondamental industriel de ces progrès. Nous nous bornerons à citer la Caroline du Sud qui, par la nature de sa population, semble devoir être le moins industriel de tous les Etats.

Dans cette Caroline du Sud, qui passe pour être si arriérée, les progrès se constatent partout, surtout dans les branches les plus variées de l'industrie des textiles. On ne s'y borne pas à filer grossièrement le coton récolté; on le file, on le transforme en tissus aussi fins qu'élegants. Il sort des fabriques de cet Etat des étoffes qui peuvent rivaliser avec celles des villes du Nord et de la vieille Europe.

Il y a là de quinze à vingt grandes filatures dont les affaires ont grandi prodigieusement depuis un an, au plus. Leur capital s'est accru de près de trois millions de dollars dans le cours de 1902. Leur valeur s'est élevée de \$3,326,000 à \$6,480,000. On voit que les progrès ne se sont arrêtés pas à la Nouvelle-Orléans.

Il en est de même de la Georgie qui fournit des chiffres incroyables. Un seul comté de cet Etat faisait, l'an dernier, 40,000 quarante mille balles de coton. Nous pourrions citer à Augusta des moulins à huile de graine de coton qui rapportent annuellement à leurs actionnaires près de 50 pour cent de leur capital. Qu'on juge par de pareils chiffres des rapides enrichissements du Sud.

Mauvais précedents.

La persistance que M. Roosevelt apporte souvent dans la poursuite de ses desseins et, notamment, l'obstination avec laquelle il entend imposer de force à la population de Charleston un collecteur des Douanes dont elle ne veut pas, mettent en relief une fois de plus ce fait que, dans certains cas, les luttes qui peuvent surgir à chaque instant entre le pouvoir exécutif et le pouvoir législatif, doivent aboutir fatalement à la défaite de ce dernier, bien qu'il possède en réalité le pouvoir suprême et qu'en cas de conflit le dernier mot lui appartienne de droit.

On sait avec quelle énergie, à tort ou à raison, la ville de Charleston a protesté déjà et proteste toujours contre la nomination du Dr Crum.

En dépit de toutes ces oppositions, provenant autant du parti républicain que du parti démocrate, M. Roosevelt maintient son choix.

Il va en demander la ratification avant la clôture de la session, et si le Sénat repousse sa requête, il est résolu à recommencer son candidat et à procéder à son installation, en vertu du droit qu'il tient de la Constitution en cas de vacance survenue durant l'absence du Congrès. C'est une sorte de défi porté par l'Exécutif.

Ce n'est malheureusement pas la première fois qui surgit un pareil conflit; il y en a plus d'un exemple dans le passé; il s'en est produit déjà un de ce genre sous l'administration du Président actuel, et, comme d'ordinaire, c'est le second pouvoir de l'Etat qui l'emportera sur le premier.

Sans doute, cette infraction à la Constitution n'aura pas pour le moment de graves résultats. Le M. Crum reprendra ses anciennes fonctions; le Congrès laissera faire; la population de Charleston se résignera, et il n'en sera plus question.

Mais il y a là un malheureux précédent qui peut occasionner bien des misères et provoquer de tristes représailles. Il est à désirer que cette affaire se résolve à l'amiable pour le bien du pays et l'honneur des partis en présence.

L'H

Jubilé Pontifical.

On a là dans nos dépêches dès la première heure, les détails de la belle manifestation qui vient d'avoir lieu à Rome à l'occasion du jubilé pontifical. On lira avec intérêt la correspondance suivante:

Une fois de plus, nous avons assisté à l'un de ces grandioses et étonnantes spectacles qui ne se voient qu'à Rome, — et à Saint-Pierre.

trémpe du malaise qu'il éprouvait ces jours-ci, et soutenu par son énergie singulière, il est descendu dans le temple immense de la cathédrale où étaient venus pour l'acclamer des fidèles de presque toutes les nations.

On évalue à 60,000 le nombre de personnes qui assistaient à la cérémonie. Les tribunes réservées étaient comblées bien avant l'heure. Les missions spéciales d'Espagne, d'Autriche et de France ont des places à part. Dans une loge sont placés les membres de la famille Pecci. Dans la tribune royale se trouvent la princesse héritière de Suède, la grande-duchesse Pauline de Saxe, la grande-duchesse de Mecklembourg, le prince de Litchenstein, le prince Max de Bade, la comtesse Trani, le duc de Parme. Dans la tribune diplomatique se trouvent le prince Mirko de Montenegro, l'ambassadeur extraordinaire d'Espagne, duc d'Almodovar.

Lorsqu'à onze heures le Souverain Pontife, porté sur la "sedia gestatoria", est apparu au fond de la basilique et que, du haut de la loggia intérieure, les clairons ont annoncé son entrée, un cri immense de: "Vive Léon XIII!" est parti de la foule, pressée, entassée depuis trois heures d'attente. Cette clameur spontanée de cinquante mille poitrines, cet enthousiasme sont quelque chose d'indescriptible.

Lentement, la vision blanche, diaphane presque, surmontée de la tiare étincelante, avance, avec une majesté sereine, à travers cette foule sur laquelle s'étend la main béniante du Pontife. Un cortège imposant précède et suit le Saint-Père. Les Suisses, dans leur nouveau costume, et portant la cuirasse, ouvrent la marche. Puis viennent les patriarches, les prélats palatins, trois cents archevêques et évêques avec la mitre; les chanoines, les prélats domestiques, les camériers de cape et d'épée, dans leur costume à l'espagnole, quarante-cinq cardinaux en robe pourpre précédant la Sedia. Ce sont ensuite les dignitaires pontificaux, les officiers supérieurs des gardes noble et palatine en grande tenue et portant l'épée haute.

Léon XIII est d'une pâleur extrême, mais le regard vitreux, la puissance de vie dans cette statue de cire un peu affaissée sous ses amples vêtements d'or. Cependant les porteurs se sont arrêtés devant le trône, et le pontife y a pris place. Il n'en descendra qu'au moment de l'élévation. Autrefois il allait s'agenouiller au pied de l'autel, mais, cette fois, pour lui épargner la fatigue, un prie-Dieu avait été mis à sa portée. A cet instant, du haut de la coupole, éclatent les sonorités des longues trompettes d'argent exécutant un air sacré.

Le charme subtil de cette minute s'évanouit trop vite au gré des fidèles prosternés, tandis que le bourdon de la basilique donne le signal et que les cloches des quatre cents églises de Rome sonnent à toute volée. Bientôt après s'élèvent les notes sonores et triomphantes du Te Deum. La messe finie — qui a été dite par le cardinal Langénieux — le Pape remonte sur la Sedia. On le porte en face de la statue de saint Pierre. Un silence presque mystique empêche le majestueux vaisseau de temple.

Alors le Pontife, debout sur la Sedia, a prononcé les paroles de la bénédiction "Urbi et Orbi". De nouveau l'émotion a streint les cœurs, à la solennité du geste du patriarche chargé d'années, appelant sur le monde les bénédictions du ciel. La voix n'est pas chevrotante, mais cependant

elle est plus faible que d'habitude. La cérémonie a été très longue. Elle a commencé à onze dix et il est en ce moment une heure et demie. Une nouvelle sonnerie de fanfare annonce alors qu'elle est terminée: c'est la sortie du cortège. De nouveau, un tonnerre d'applaudissements mêlés des cris de: "Vive Léon XIII!" accompagne le départ du Pontife qui, au moment de disparaître, se retourne à demi pour bénir encore.

Ce soir, les façades, les clochers des églises, les établissements religieux et de nombreuses maisons, notamment aux abords du Vatican, sont illuminés. A sept heures, des feux d'artifices ont été tirés sur plusieurs points de la ville.

Un dîner diplomatique a eu lieu chez le cardinal Rampolla. D'autres banquets ont réuni les membres des cercles et des associations catholiques.

M. JUSSERAND.

Ces quelques coups de crayon feront connaître l'homme très distingué qui vient de remplacer M. Jules Cambon à l'ambassade de France à Washington, et qui a trouvé de si heureuses expressions pour parler des deux Républiques sœurs, au récent banquet de Chicago dont nous avons déjà parlé.

Un diplomate de carrière et un docteur en lettres, M. Jusserand qui est arrivé tout jeune à l'éminente dignité d'ambassadeur de France aux Etats-Unis. Ce qui ne l'empêche pas d'être un écrivain dont les titres suffiraient largement à la réputation d'un homme de lettres professionnel.

Ouvrages publiés: "Les Anglais au moyen âge, la Vie nomade et les routes en Angleterre au quatorzième siècle, le Théâtre en Angleterre depuis la conquête jusqu'aux précédentes époques immédiates de Shakespeare, le Roman au temps de Shakespeare". Plus une grande "Histoire littéraire du peuple anglais", en cours de publication.

A cette liste considérable s'ajoute un livre exquis sur "Les Sports" — ce qui n'est pas fait pour déplaire aux Américains en général, et à M. Roosevelt en particulier.

Les états de service de M. Jusserand dans la carrière diplomatique sont déjà anciens et très brillants. Il a d'ailleurs franchi, échelon par échelon, les degrés de la hiérarchie, étant parti tout bennement du grade d'élève consul pour s'achever vers la fonction qu'il occupe aujourd'hui. Conseiller d'ambassade, sous-directeur à la direction politique, ministre plénipotentiaire, il était naguère accrédité auprès de la Cour de Danemark. La "vaine", qui est rarement infidèle au mérite, voulut que le Président de la République française, passant à Copenhague, pût apprécier, sur place, les qualités qui distinguent M. Jusserand. La succession de M. Jules Cambon ne pouvait échoir qu'à un homme heureux.

Entre temps, notre nouvel ambassadeur, dévoué à toute œuvre nationale, dirige et surveille ostensiblement "Collection des grands écrivains français" où travaillent MM. Gaston Paris, Gustave Laroquette, Bousquet, Albert Soler, le comte d'Haussonville, Gaston Deschamps, Emile Faguet, Alfred Fouillée, André Hallays, Gréard... Il fera aimer, au delà des mers, le charme souriant et la gravité séduisante de l'esprit français.



M. AMBROGI, Consul général de France.

Une heureuse nouvelle nous arrive, et nous nous empressons de la communiquer à nos lecteurs, devinant le plaisir avec lequel ceux-ci l'accueilleront: notre très aimé consul de France, M. F. Ambrogi, est nommé consul général.

Mais si la population entière applaudit à l'avancement tant et tant mérité du sympathique représentant de la France, dans cette carrière qu'il a déjà si brillamment remplie et au bout de laquelle il n'arrivera pas de bien des années encore, c'est notre espoir et notre conviction, hâtons-nous d'ajouter, qu'à la joie de tous se mêlera une tristesse à la pensée que l'homme si bon, si distingué qui, depuis qu'il est parti de nous, a bûché son nom dans nos cœurs, sera peut-être forcé de nous quitter, si son gouvernement l'appelle à un autre poste.

M. Ambrogi a fait ses débuts dans la carrière consulaire le 3 novembre 1866, en qualité d'attaché à la Chancellerie du consulat général de France à Tarin. Cinq ans plus tard, il était transféré à Gènes, et le 19 avril 1870, il était nommé chancelier à Corfou. En 1883, il devenait chancelier de 2me classe, et en novembre 1885, à Quito, chancelier de 1ère classe. De 1890 à 1892, il fut gérant de la Légation à Quito; puis, successivement, occupa les postes de Parnambour et de Bahia, de 1893 à 1894.

L'invariable correction de M. Ambrogi dans tous les stades qu'il avait faits, son zèle, son dévouement, devaient, nécessairement, fixer sur lui l'attention de son gouvernement; aussi, fut-il nommé consul de 2me classe en 1894, et l'année suivante allait à Paris. C'est là que sa première distinction lui vint; celle d'officier d'académie, le 12 février 1896. Maintenu à Paris, il fut cependant promu au rang de consul en 1897, et peu de temps après, ses mandats accrochèrent à sa boutonnière le Croix de la Légion d'Honneur. Quelque action d'éclat lui avait sans doute valu cette coquetterie de son gouvernement.

En 1899, le 25 mars, M. Ambrogi, devenu consul de 1ère classe, était envoyé à Valparaiso, et enfin, en 1901, il venait à la Nouvelle-Orléans. C'est ici qu'il est arrivé au dernier échelon de sa carrière; et il conservera toujours, si les circonstances de la vie l'éloignent un jour de la Nouvelle-Orléans, un souvenir ému de ce petit coin de la France, où un lien étroit, fait d'estime réciproque, de respect et d'affection méritée, l'a lié à ses nationaux et à toute la population.

M. Ambrogi n'a pas été comme tant d'autres qui ont occupé ici le même poste que lui, un contemplatif égaré dans la vie active. Toujours l'avons-nous vu travaillant, se mêlant à la colonie dont il défend et sert si bien les intérêts, s'associant à elle dans toutes ses manifestations. Pas de petite chapelle pour lui. A quelque classe que l'on appartienne, sa porte s'ouvre à tout venant, que ce soit pour solliciter un conseil ou un appui.

On comprend que cet homme soit entré tout entier dans le cœur de ceux qui le connaissent et qui voyent en lui l'incarnation même de la bonté.

Si nous ne craignons de froisser la modestie de M. Ambrogi, après avoir parlé du consul modeste, du soldat qu'il fut pendant ses trente trois années de service, sacrifiant les douceurs et les bonheurs du foyer, non à la poursuite d'un idéal, mais à son attachement pour la patrie, nous parlerions de ses dévouements, de sa tendresse pour cette famille, dont il est séparé et vers laquelle se tourne souvent sa pensée.

De tels hommes, des caractères d'une dignité sans tâche, d'un désintéressement sans pareil, d'une profonde et délicate sensibilité, sont faits pour nous prêter la France, pour nous la montrer sous ses traits les plus séduisants, dans toute sa grandeur; pour nous la montrer enfin dans ce qu'elle a de plus glorieux. Tel pays, tels fils!

THEATRES.

THEATRE CRESCENT. "The Heart of Maryland", de David Belasco, est un véritable chef-d'œuvre qui va droit au cœur du public et l'émue profondément. Aussi le succès est-il très vif. Aujourd'hui, première matinée; il y aura foule au Crescent.

GRAND OPERA HOUSE.

Depuis dimanche en matinée, le succès de "A Midnight Bell" ne fait que s'accroître davantage à chaque représentation. C'est l'heureux sort de toutes les pièces de Hoyt, qui ont été si habilement manœuvrées par le directeur dramatique des scènes. La première matinée de "A Midnight Bell" aura lieu vendredi.

THEATRE TULANE.

Chaque des représentations de "Julius Cesar", au Tulane, est un véritable triomphe pour Richard Mansfield, un véritable tragédien. Les opinions sont bien variées sur la valeur des différents versions de Jules César; mais il n'y a que nos voix pour acclamer l'interprétation de M. Mansfield. C'est bien là le patriote que nous rêvons. Il est possible d'être tout à la fois plus fier et plus passionné. Le talent de Mansfield ne s'est plus jamais paisamment accoutumé que cette année.

ST. CHARLES ORPHEUM.

Ce qui distingue l'Orpheum, c'est l'air avec lequel il sait varier le plaisir de ses auditeurs.

A côté de la jolie comédie intitulée "The Duchess of Devonshire", il nous offre l'opérette "Eaux et Bains", dont les exécutions sont d'une merveilleuse régularité; les tours de force et d'adresse du fameux El Zobéda; les scènes si attrayantes de F. Gardner et de Lottie Vincent.

On n'a pas le temps de s'ennuyer à l'Orpheum; l'oreille et l'œil sont trop occupés.

L'ESPRIT DES AUTRES.

X... est le roi des gaffeurs. — Savez-vous ma devise? demandait-il à une dame spirituelle. — Oui, deux pieds dans un plat.

Un met d'une élégance, qui tient à la correction par-dessus tout. — Quelle couleur de cheveux madame, mettra-t-elle aujourd'hui? lui demanda sa femme de chambre. — Mes noirs: je vais à un enterrement.

Revue des Deux Mondes.

15, rue de l'Université, Paris. — SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 1er mars 1903.

- I. — La Libération de Territoire, d'après la correspondance inédite de M. Thiers, par M. Charles Benoist.
II. — L'Inutile Effort, dernière partie, par M. Edouard Rod.
III. — Les Congrégations Religieuses. — Le protectorat Catholique et l'Influence Française au Dahomé, par M. Anatole Leroy-Beaulieu.
IV. — L'Académie des Sciences morales. — Louis de Sévigné, d'après le duc de Portsmouth. — Le Congrès du Peuple, par MM. Jean Lemoine et André Lichtenberg.
V. — Les Evénements du Maroc, par M. René Pinon.
VI. — La Chapelle Sixtine avant Michel-Ange, par M. Emile Bertaux.
VII. — Une Vie d'Ambassadeur au Siècle Dernier. — De Londres à Paris, par M. Ernest Dauget.
VIII. — Chronique de la Quinzaine, histoire politique. — par M. Francis Charmes.
IX. — Bulletin Bibliographique.

Feuilleton

L'Abéille de la N. O.

Haine D'Amour

Par Henri Germain.

PREMIERE PARTIE

NI AVEUX ET RUPTURE. Suite. Comment te trouves-tu? — Je vis bien seule, bien tristement. — Ah! tu t'ennuies... Allons,

tant mieux, fit en riant l'original personnage, j'en suis ravi. Puis changeant de ton subitement, et baissant la voix, il demanda: — M. de Landrec est-il là? — Non, il est en voyage. — Bon, parfait, ça tombe à merveille. — Pourquoi? — Parce que je vais t'emmenner tout de suite. — Où donc? — Oh! pas très loin, seulement dîner dehors avec moi. — Pourquoi ne restes-tu pas ici plutôt? — J'ai mes raisons, de très importantes raisons.

Ici les larbins pourraient entendre ce que j'ai à te dire, et je ne le veux pas. — Habille-toi au galop, et ne parlons plus toi; je me méfie de tout le monde, et du moindre mot échangé. D'ailleurs, je ne reste pas plus longtemps, je descends t'attendre sous la porte, je préfère cela. En disant ces mots l'étrange personnage se leva, embrassa de nouveau Marthe fraternellement et sortit du salon.

Très intriguée, mais connaissant de longue date l'originalité de son frère, la jeune femme le laissa partir sans faire une seule objection. Puis elle passa dans sa chambre à coucher, et s'habilla simplement en un tour de main. Pendant ce temps Charles

Barru réfléchissait à la situation bizarre de Marthe, situation dont il était cause. La jeune fille, née d'Alméras, n'était en réalité que la sœur utérine de Charles Barru. Ce dernier était issu du premier mariage de Mme d'Alméras avec un professeur de chimie à l'école des Mines, nommé François Barru.

Il avait été bien élevé d'abord, et poussé énergiquement vers les études scientifiques. Mais son père étant mort subitement, il s'était trouvé, pour ainsi dire, livré à lui-même, dès l'âge de quinze ans. Mme Barru était une femme de trop peu de volonté pour élever un fils.

Elle laissa le sien continuer ses études, mais aussi vivre à sa guise, sans frein et sans direction morale. A dix sept ans, le jeune homme, amoureux d'indépendance et de liberté, quitta la maison maternelle et commençait hélas, son existence de bohème. Revenu seule avec une pension insuffisante pour ses habitudes de bien être, Mme Barru, relativement jeune encore, se remarqua deux ans plus tard avec un employé de ministère, M. d'Alméras.

C'était un homme aimable, fort bien élevé, de physique assez agréable, mais paresseux de nature, et manquant d'ailleurs, des aptitudes nécessaires pour

atteindre les hauts grades administratifs. Il mourut huit ans après son mariage, laissant à Mme d'Alméras une fille: Marthe. Encore une fois la situation de la veuve se trouvait précisée. Sa première pension, supprimée par le fait de son second mariage, fut remplacée par une autre plus infime.

Elle vécut pourtant avec ses maigres ressources, aidée de temps en temps par Charles Barru, dont le cœur était aussi généreux que l'esprit indépendant. Elle laissa Marthe à l'école jusqu'à l'âge de quatorze ans, l'élevant en demoiselle, malgré sa pauvreté relative.

Mais il fallut songer un jour à mettre la jeune fille à même de gagner sa vie. Mme d'Alméras la plaça dans une grande maison de couture, sur la recommandation d'une vieille amie. Marthe, intelligente et adroite, s'initia vite aux secrets de son métier, et devint en peu d'années une ouvrière fort habile.

Sur ces entrefaites, Mme d'Alméras mourut à son tour, laissant à la jeune fille, pour tout appui moral, son frère utérin Charles Barru, de quinze ans plus âgé qu'elle. Généreux et bon, sous ses dehors innocents et bohèmes, le chimiste installa sa sœur chez lui et la laissa diriger son inté-

rieur de garçon. Mais, compromis dans les événements révolutionnaires de la Commune de Paris, où il avait joué le rôle important de directeur des poudres, il se vit obligé de quitter la France pour se soustraire à une grave condamnation.

Il fit l'inventaire du modeste avoir constitué par la succession de Mme d'Alméras et les quelques économies de Marthe, puis entraîna celle-ci dans l'Amérique du Sud, où il espérait faire fortune.

A Buenos Ayres, il voulut l'établir, lui installant une maison de couture et de modes françaises. Entre temps, il se livrait à de savantes recherches chimiques, ayant cru découvrir un nouveau procédé de teinture du coton qui devait l'enrichir rapidement.

Mais ses expériences lui coûtaient fort cher. En deux ans, malgré les obligations de Marthe, il dut vendre le petit capital qui devait le soutenir à ses débuts. La jeune fille essaya de lutter, de maintenir son établissement naissant. Puis un jour, à la suite d'un événement fort grave, qui semblait l'avoir frappé d'hébétément, Charles Barru quitta Buenos Ayres comme un fou, et disparut sans crier gare. Peu de temps après, Marthe abandonnée à elle-même, ruinée

par l'abandon forcé de son établissement, presque réduite à la misère enfin, accepta trop naïvement l'hypocrite main secourable qui lui tendait de Landrec. Depuis, elle vivait à ses côtés, attendant avec impatience la régularisation, par un mariage, de sa fautive situation.

Bientôt Marthe rejoignit Charles Barru sous le porche. — Allons, vite, dit-il, en l'entraînant par le bras. — J'ai fait d'abord, puis j'en ai long à te raconter. — Ils tournèrent aussitôt à droite, et gravirent la rue d'Amsterdam, bavardant en route de choses banales, par crainte de l'indiscretion des passants.

En arrivant à la place Clichy, le chimiste fit entrer sa sœur chez un restaurateur et la conduisit au premier étage, dans un petit salon désert. Le diuier modeste fut vite commandé. — Maintenant, causons sérieusement, commença Charles Barru, tout en avalant son potage. Avant toute chose, dis-moi, as-tu beaucoup d'affection pour moi de Landrec? Réponds sincèrement. — Aucune, fit Marthe d'un ton sérieux et froid, de la reconnaissance seulement. — Alors, pourquoi t'obstines-tu à rester avec lui? — Parce que j'ai toujours l'espoir qu'il m'épousera, dit Marthe.

— Eh! bien, ma pauvre sœur, j'ai bien peur de te voir nourrir là une illusion dangereuse. Si tu connaissais mieux l'homme! — Enfin, puisque tu ne l'aimes pas, ça me met à l'aise pour t'en parler en toute franchise. — En réalité, ce n'est pas seulement pour cela que je suis venue de si loin à Paris, tu l'en doutes? — Mais tout s'éclaircit; la situation semblait dépendre justement de cet homme. — Or, la sienne est intimement liée à celle d'un autre individu de son espèce, dont tu as entendu parler, sans doute: M. de Mendoza. — Un banquier, n'est-ce pas? — C'est ça, un banquier et un flou; ne put s'empêcher d'ajouter Barru, avec un accent de mépris non déguisé. — Mais, n'anticipons pas; chaque chose doit venir à son heure. — Et puisque j'ai commencé par toi, vidons tout de suite cette question. — Tout d'abord, sache bien que si ton M. de Landrec avait eu l'intention sérieuse de t'épouser, je m'y serais opposé maintenant, de tout mon pouvoir. — D'ailleurs, il l'avait réellement désiré, ce serait fait depuis longtemps. — Heureusement, ce malheur n'est pas arrivé! Si tu dois te marier ce jour, c'est bien le